

Littre et l'histoire des épidémies *

par Vincent-Pierre COMITI **,

responsable du Département d'histoire de la médecine,
C.I.E.R.A.M., Laboratoire d'anthropologie physique,
Collège de France

Le XIX^e siècle est un siècle qui a vu la perception de l'étiologie se modifier profondément. Dans une autre communication(1), j'ai montré combien Littré lui-même perçut ces changements et combien, de ce fait, se modifia sa conception de l'histoire. Je voudrai aujourd'hui, *a contrario*, insister sur les permanences d'un certain nombre de thèmes forts. Il convient de mentionner immédiatement qu'il ne s'agit que de quelques aspects des idées-force de l'œuvre de cet auteur. Ces idées sont le reflet de l'éthique individuelle propre à chaque individu. A cet égard, l'histoire de la pathologie est intéressante, car elle renvoie aux couples facteurs externes-facteurs internes dont la prise en considération est l'objet de discussions captivantes. Malheureusement, rares sont les auteurs qui se sont passionnés pour l'histoire des maladies. C'est dire avec quel plaisir j'ai abordé les textes de Littré. Ces études ont été écrites entre 1830 et 1860 environ. Les maladies retenues par cet écrivain sont : la peste, le « mal des ardents », la variole, la chorée (ou danse de Saint-Guy), les épidémies de loups garous (ou lycantrophes), la suette, la fièvre jaune et surtout le choléra. Pour terminer cette présentation, je tiens à dire qu'en aucun cas je ne me suis placé dans le cadre d'un diagnostic rétrospectif (2).

Il est tout d'abord important de noter que Littré est un des rares auteurs à présenter son ignorance ou plutôt l'ignorance de son époque quant aux causes des épidémies. En 1834, dans son étude sur le choléra à Paris, il écrit :

« Ces grandes épidémies, qui sortent tout à coup des profondeurs du monde ; ces foules d'hommes qui expirent à mesure que le souffle de la

* Communication présentée à la séance du 17 octobre 1981 de la Société française d'histoire de la médecine.

** 3, résidence du Petit-Chambord, 92340 Bourg-la-Reine.

maladie court sur les populations et en couche une partie ; ces morts mystérieuses, objets d'insuffisantes hypothèses pour le savant... tout cet ensemble forme un de ces spectacles qui restent dans le souvenir et dans l'histoire des peuples. » (3).

Plus loin, Littré reprend : « La cause du choléra est ignorée. Maladie nouvelle, il éclate sous nos yeux aux bords du Gange. Mais, à part sa nouveauté et le lieu de son origine, rien n'est connu sur la cause qui a allumé ce funeste incendie. » (4). Etant donné que quelques années plus tard une partie de l'énigme sera levée, Littré modifiera sa position :

« Il a été définitivement établi que le choléra est contagieux, comme la rougeole, la scarlatine, l'angine couenneuse, la peste, la fièvre jaune. Le principe contagieux réside essentiellement dans les déjections cholériques. » (5). Mais revenons sur ce thème de l'inconnu. Dans son travail sur les grandes épidémies, Littré écrit : « Il arrive qu'une influence mortelle sort soudainement de profondeurs inconnues et couche d'un souffle infatigable les populations humaines, comme les épis dans leurs sillons. Les causes sont ignorées, les effets terribles, le développement immense. » (6). Dans son opuscule relatif à la peste de 1348, cet historien poursuit ce thème en le complétant. La notion de terre, d'entrailles, renvoie à une comparaison entre la vie et la terre, les épidémies et les convulsions du globe :

« Les grandes et universelles épidémies sortent de profondeurs complètement ignorées ; la cause qui les produit nous échappe, rien ne nous met sur la voie rationnelle d'un traitement utile et, jusqu'ici, l'empirisme ne nous a fourni aucun de ces moyens qui, dans d'autres cas, ont une efficacité merveilleuse. Depuis l'Inde jusqu'à Paris, le choléra, comme s'il s'agissait d'une grande expérience, a été soumis à l'observation et à la thérapeutique des médecins les plus éclairés. Rien n'a été trouvé qui pût en rattacher la cause à une modification quelconque des milieux ambiants ; Arkangel a été dévastée ainsi que La Mecque ; et, comme dit Simon de Covino, le vent du sud n'a pas été plus favorable que le vent du nord, le vent de l'est plus que le vent de l'ouest. Toutes les ressources de la matière médicale ont été mise en œuvre, et toutes l'ont été en vain. Il en est de même pour la peste, pour la fièvre jaune, pour la suette, pour la variole, quand elles sévissent épidémiquement. » (7).

En fait, pour être plus exact, il convient de souligner qu'à côté d'un constat d'ignorance peut figurer dans le même texte une ébauche d'explication. C'est ainsi que dans *De l'hygiène*, Littré déclare : « Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'on ne sait rien sur la cause qui fit qu'à un moment donné la population d'Angleterre fut atteinte de ce mal (la suette) et put le propager. On l'ignore pour la peste, ou la fièvre jaune, ou le choléra, qui éclosent sous nos yeux. » (8). Or, quelques pages auparavant, il venait de déclarer que les facteurs étiologiques des épidémies étaient proches de la notion d'intoxication, « c'est-à-dire des causes qui se régénèrent dans chaque malade, qui, par conséquent, s'étendent de proche en proche sur les populations, et dont l'effet sur le corps vivant est le plus souvent de produire un mouvement fébrile et décomposant » (9).

Outre cette reconnaissance d'une ignorance, l'étiologie et de façon plus générale cette variante pathologique qu'est l'épidémie sont décrites avec le vocabulaire de l'énergie et de la force. Ce vocabulaire n'est pas spécifique au domaine des épidémies. Il est, au XIX^e siècle, employé aussi en thérapeutique, notamment thermale(10). Voici quelques citations tirées de textes divers ; les épidémies sont comparées à des « assauts redoutables que la nature livre »(11), ou bien il est dit que « le vulgaire, qui ne s'étonne pas de vivre, s'est étonné d'être frappé à coups si pressés par le choléra »(12). Dans des grandes épidémies, Littré en fait même la caractéristique des grandes épidémies : « Entre les grandes maladies qui déciment de temps en temps les peuples, il est une importante distinction à faire. C'est celle qui sépare les maladies que l'on peut produire artificiellement de celles qui naissent par les seules forces de la nature et que nulle combinaison des circonstances à notre disposition ne peut engendrer. »(13). Dans la première catégorie, Littré range le scorbut et le typhus des camps. L'action humaine est responsable de la pathologie. L'existence d'un équipage nombreux, dans un bâtiment malpropre et humide peut produire le scorbut. De même, l'encombrement d'un hôpital où l'air stagne et où la malpropreté règne peut produire une fièvre. Par contre : « Il en est tout autrement des maladies que la nature seule développe. Celles-là, nulle combinaison humaine ne peut les enfanter : quoi qu'on fasse, on ne déterminera jamais une petite vérole sur un individu. La peste ni le choléra n'ont pas leur origine dans des circonstances que l'art des hommes puisse préparer. Là, tout est invisible, mystérieux ; là, tout est produit par des puissances dont les effets se révèlent. »(14). Littré n'est pas le premier auteur à tenir de tels propos. Mais il est tout à fait captivant de voir combien dans ses textes se marient ces deux notions d'inconnu et de force, de force aveugle d'ailleurs. Quand l'inconnu disparaîtra, cette force sera vaincue, elle ne sera plus invoquée. Dans les quelques lignes qui suivent, cette notion globale de force est bien exposée : « On vient à concevoir que les maladies vraiment épidémiques doivent dépendre, non des causes si diverses qui nous affectent en tant de manières, mais de causes énergiques qui ont la vertu de modifier identiquement une foule d'individus de tout âge, de toute profession et des deux sexes. »(15). Cette force, Littré ne la croit pas totalement neutre cependant. Quelle que soit l'étendue couverte par une affection, il reconnaît son penchant privilégié pour les individus non favorisés. Ce thème est sans doute l'un des thèmes les plus constants de l'œuvre de Littré. Il s'interroge ainsi sur « les classes d'hommes plus particulièrement frappées par une épidémie, ou du moins par l'épidémie cholérique ? Sont-ce les riches ou les pauvres, les hommes ou les femmes, les enfants ou les vieillards, les professions sédentaires ou les professions exercées à l'air libre, les rues et les habitations saines et aérées ou les rues et les habitations étroites et sales ? »(16). A cela il répond : « Le fléau asiatique qui a pénétré parmi nous n'échappe pas aux lois qui régissent les autres maladies : toutes sont plus meurtrières partout où la misère est plus grande, l'espace plus étroit, l'air plus corrompu, la propreté moins recherchée, les aliments moins nourrissants, les vêtements moins bons. »(17). Il affirmera la même chose en ce qui concerne la peste : « Cette remarque sur la plus grande mortalité parmi les classes

inférieures relativement aux classes supérieures a été faite trop de fois pour ne pas dépendre de conditions permanentes ; et probablement, Simon de Covino a touché la vraie cause en disant que la vie douce en ce monde était celle qui durait le plus. » (18). En 1858, Littré écrit aussi : « Quand le choléra s'abattit dans nos cités, il fit sa proie principalement des pauvres, des affaiblis, des mal logés, des mal nourris. » (19). Ces déclarations de Littré s'inscrivent dans un courant qui eut comme autres représentants Villerme et Lombard (20). Nous sommes donc en présence d'une force, plus ou moins inconnue, frappant préférentiellement les défavorisés et, fait fondamental, cette force, toujours ou parfois différente, est constamment renaissante. Il existe un enchaînement pathologique, à savoir que les « maladies changent avec les siècles, qu'une loi inconnue préside à la succession de pareils phénomènes dans la vie de l'humanité, et qu'ils sont dignes de toute l'attention, aussi bien du médecin que du philosophe et de l'historien. Mais on se tromperait si l'on pensait que cette extinction d'un fléau épidémique est, si je puis m'exprimer ainsi, un don gratuit de la nature. Les races humaines, en laissant derrière elles une forme de maladies, ne tardent pas à en rencontrer une nouvelle sur leur chemin » (21).

Ce combat, Littré ne le croit pas perdu. A cette force il oppose la connaissance : « Si jamais on parvient à percer le mystère qui enveloppe nos épidémies actuelles, la lumière se projettera incontinent sur les épidémies passées, et cette découverte éclairera l'histoire des sociétés. Ainsi, dans le présent comme dans le passé, le sol de la vie tremble comme tremble la terre sous nos pieds. » (22). C'est sur cet hymne à la connaissance que je terminerai en rappelant cette phrase qu'il prononça tardivement, mais à laquelle il consacra sa vie : « Le principal devoir de l'homme envers lui-même est de s'instruire ; le principal devoir de l'homme envers les autres est de les instruire. » (23).

BIBLIOGRAPHIE

1. COMITI V.P. — « Histoire de l'histoire des maladies au XIX^e siècle », *Histoire des sciences médicales*, 1981, XV (1), p. 45-49.
2. COMITI V.P. — « Les maladies d'autrefois », *La recherche*, octobre 1980, n° 115, p. 1044-1051.
3. LITTRÉ E. — « Le choléra à Paris en 1832 », in *Médecine et médecins*, Paris, Didier, 1875, p. 184-185 (texte publié initialement en 1834).
4. *Id.*, p. 195.
5. *Id.*, p. 196.
6. LITTRÉ E. — « Des grandes épidémies », *Revue des deux mondes*, 1^{er} janvier 1836, 4^e série, V, p. 220-221.
7. LITTRÉ E. — « Opuscule relatif à la peste de 1348 composé par un contemporain », s.l.n.d., p. 203-204.
8. LITTRÉ E. — « De l'hygiène, épidémies », in *Médecine et médecins*, Paris, Didier, 1875, p. 255.
9. *Id.*, p. 249.
10. COMITI V.P. — « Evolution et permanence du vocabulaire thermal au XIX^e siècle », *Epistème*, juillet-décembre 1975, n° 3-4, p. 313-317.
11. LITTRÉ E. — « Le choléra à Paris en 1832 », in *Médecine et médecins*, Paris, Didier, 1875, p. 184.
12. *Id.*, p. 195.
13. LITTRÉ E. — « Des grandes épidémies », *Revue des deux mondes*, 1^{er} janvier 1836, 4^e série, V, p. 253.
14. *Id.*, p. 254.
15. LITTRÉ E. — « De l'hygiène, épidémies », in *Médecine et médecins*, Paris, Didier, 1875, p. 248-249.
16. LITTRÉ E. — « Le choléra à Paris en 1832 », in *Médecine et médecins*, Paris, Didier, 1875, p. 187.
17. *Id.*, p. 191.
18. LITTRÉ E. — « Opuscule relatif à la peste de 1348 composé par un contemporain », s.l.n.d., p. 204.
19. LITTRÉ E. — « De l'hygiène, épidémies », in *Médecine et médecins*, Paris, Didier, 1875, p. 251.
20. COMITI V.P. — « Les maladies et le travail lors de la révolution industrielle française », *History and Philosophy of the life science*, 1980, 2 (2), p. 215-239.
21. LITTRÉ E. — « Des grandes épidémies », *Revue des deux mondes*, 1^{er} janvier 1836, 4^e série, V, p. 224.
22. LITTRÉ E. — « De l'hygiène, épidémies », in *Médecine et médecins*, Paris, Didier, 1875, p. 225.
23. Archives de l'Académie des inscriptions et belles lettres, dossier Littré.

**Alain
BRIEUX**

48, rue Jacob
75006 PARIS
Tél. 260 21-98

**LIVRES
ET
INSTRUMENTS
SCIENTIFIQUES
ET
MÉDICAUX
ANCIENS**

ACHAT - VENTE
EXPERTISE - PARTAGES